



HAL
open science

Supportérisme et militantisme. Vers un double comparatisme réflexif en sociologie du sport

Thomas Busset, William Gasparini

► **To cite this version:**

Thomas Busset, William Gasparini. Supportérisme et militantisme. Vers un double comparatisme réflexif en sociologie du sport. Aux frontières du football et du politique. Supportérismes et engagement militant dans l'espace public., Editions Peter Lang, 2016. <hal-04939400>

HAL Id: hal-04939400

<https://hal.science/hal-04939400v1>

Submitted on 10 Feb 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Introduction

Supportérisme et militantisme. Vers un double comparatisme réflexif en sociologie du sport

Thomas Busset et William Gasparini

Le supportérisme est un phénomène que les sociologues du sport étudient depuis près d'un demi-siècle, d'abord sous sa forme radicale (hooligans ou ultras) dans une conjoncture de transformation du football européen, mais également de crise sociale qui touche les classes populaires, au sein desquelles se recrutent nombre de supporters de football. A partir des années 1970, le football professionnel se généralise, s'internationalise (avec de nouvelles rivalités entre supporters de pays différents dans un contexte de chauvinisme), se médiatise (les retransmissions télévisuelles de plus en plus régulières permettent de suivre les matchs à distance) et les clubs se bureaucratisent (avec une distanciation croissante entre dirigeants et publics). Dès les années 1980 et, surtout, après le tournant du siècle, ces processus s'accélèrent et s'amplifient, en Angleterre d'abord, puis sur le continent, avec des décalages plus ou moins importants selon les pays. Le renforcement des dispositifs de sécurité (les tribunes sont sous l'œil des caméras qui filment de plus en plus les publics), la sectorisation des spectateurs (avec la juvénalisation des kops et autres virages), l'apparition des arènes multifonctionnelles dotées de loges VIP (le prototype, l'Amsterdam Arena, est inauguré en 1996), l'explosion des revenus issus des retransmissions télévisuelles ou encore la hausse vertigineuses des montants versés sur le marché des transferts en sont quelques expressions. Cette mutation a des répercussions profondes sur les publics et en particulier sur leur frange militante, les supporters. Jugés indésirables, se sentant menacés, ces derniers, ou du moins une partie d'entre eux, commencent à déployer des actions en vue de défendre leur cause, par exemple en protestant contre la suppression des places debout, la hausse du prix des billets, l'étalement des matchs sur plusieurs plages horaires et plusieurs jours de la semaine, mais aussi contre les contrôles accrus par les services de sécurité et contre le durcissement des lois et des règlements sur le maintien de l'ordre public. Par rapport aux luttes anciennes menées pour le contrôle physique ou symbolique d'espaces dans et autour des stades, cette extension de l'action collective marque un tournant dans la mesure où les supporters formulent maintenant des

revendications dont le destinataire est, directement ou indirectement, l'Etat. Cette politisation récente – à distinguer des tentatives de groupes extrémistes de contrôler les gradins – appelle un changement de paradigme dans les études sur le supportérisme (Busset 2014), une sociologie politique du supportérisme (Basson et Lestrelin 2014).

L'intérêt d'une telle approche est d'autant plus grand que, ces dernières années, des supporters ont été mêlés à des événements qui ont ébranlé plusieurs Etats, conduisant, dans deux cas, au renversement du gouvernement en place : démission de Hosni Moubarak en Egypte en 2011, fuite et destitution du président Viktor Ianoukovytch en Ukraine en février 2014. En Turquie, où le mouvement protestataire a eu son centre de gravité à Istanbul, et non dans la capitale, les manifestants sont parvenus à faire surseoir, au printemps 2013, un projet urbanistique soutenu par le gouvernement. Dans la presse internationale, la participation des supporters aux actions séditeuses et notamment leur rôle dans la défense de l'espace urbain occupé par les manifestants ont été relevés plus d'une fois.

Les études en sciences sociales reflètent cette évolution grossièrement tracée. A partir des années 1980, suite notamment aux drames du Heysel¹ et aux violences des hooligans dans certains stades européens, les chercheurs ont porté leur attention surtout sur les formes violentes du supportérisme, répondant en cela généralement à des commandes institutionnelles. Par la suite, des recherches ont émergé pour déconstruire l'idée selon laquelle les supporters seraient « naturellement » violents et pour analyser le supportérisme comme une dimension de la culture populaire et un élément d'une nouvelle forme d'action collective.

De nouvelles questions surgissent alors : comment peut-on être ou devient-on supporter ? Existe-t-il des carrières type en Europe et dans le monde ? Le stade est-il un lieu de socialisation politique ? Comment les supporters défendent-ils leur cause en dépit des rivalités qui les animent ? Comment expliquer que des supporters participent à des mouvements protestataires de portée générale ? Quels liens existent entre ces actions ? Existe-t-il une culture européenne du supportérisme, voire une

¹ Le 29 mai 1985, au cours de la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions opposant la Juventus de Turin à Liverpool dans le stade du Heysel de Bruxelles, 39 supporters – principalement italiens – sont morts pendant une bousculade causée par l'envahissement de la section réservée aux supporters transalpins par des hooligans du club de Liverpool. Quelques mois après (le 1^{er} novembre), le Conseil de l'Europe vote sa première convention européenne dans le domaine du sport, sur la violence des spectateurs pour prévenir et maîtriser la violence et les débordements du public ainsi qu'à assurer la sécurité des spectateurs lors de manifestations sportives.

internationale des supporters ? Etc.

Répondre à ces questions suppose de comparer les pratiques du supportérisme, mais également d'aborder la pluralité de ses formes: en club ou association, de manière isolée et ponctuelle, devant son poste de télévision, seul ou en groupe d'amis, de manière durable ou sous la forme d'un engagement éphémère, de façon pacifique ou plus violente...

Pour un comparatisme réflexif² des pratiques du supportérisme

L'objectif est d'analyser ici le supportérisme comme pratique militante en Europe, mais également de le comparer avec des pratiques similaires dans des pays extérieurs à l'espace européen. Au-delà de l'aire géographique ou culturelle, il s'agit de comprendre les ressorts de l'extension du supportérisme dans l'espace public et ses liens avec d'autres formes de mobilisation ou d'actions collectives. De par leur variété, les terrains d'étude présentés dans le présent volume (France, Turquie, Ukraine, Russie, Egypte, Brésil...) permettent la comparaison internationale. Comme Durkheim aimait à l'expliquer (Durkheim 1937 ; cf. de même Przeworski et Teune 1970), la comparaison reste la méthode privilégiée de la sociologie tout comme le rappelait d'ailleurs Marc Bloch (1928) pour l'histoire. La comparaison en sciences sociales vise ainsi la compréhension des phénomènes étudiés en tenant compte des contextes qui contribuent à les produire et à les structurer. En ce sens, la méthode comparative permet de rendre étrange l'évident par la confrontation avec des manières de penser et d'agir qui constituent l'ordinaire des uns et paraissent décalés aux autres.

Dans la lignée des pères fondateurs de la sociologie (Weber, Mauss, Durkheim...) qui en faisaient un usage aussi bien diachronique que synchronique, la comparaison semble actuellement acquise dans l'étude des phénomènes sportifs à la fois comme mode de raisonnement et comme outil méthodologique de confrontation de temporalités et spatialités disparates (Gasparini et Koebel 2015). En sociologie du sport, la comparaison consiste à rendre comparables des « unités » d'analyse profondément ancrées dans des histoires, catégories et langues nationales ou régionales singu-

² Sur la notion de « comparatisme réflexif », voir Boschetti, Anna. 2010. « Pour un comparatisme réflexif », in Boschetti, A., (dir.) 2010 : *L'espace culturel transnational*, Paris, Nouveau Monde Éditions.

lières. Elle encourage le chercheur à relativiser ses résultats par les contrastes mis au jour et à prendre davantage de distance par rapport à ses propres *a priori* culturels (Amselle 2001).

Scientifiquement menée, la comparaison internationale des pratiques du supportérisme peut contribuer à mieux comprendre les effets respectifs du contexte politico-institutionnel (local, national ou européen) et des cultures des groupes sociaux sur le fait social étudié. Le supportérisme est un objet qui appelle inévitablement à la comparaison. Lorsque nous étudions les pratiques du soutien d'équipes de football, nous avons également des modèles académiques nationaux de penser ce fait social : pour certains, les supporters sont tous des « idiots culturels »; pour d'autres, ils sont violents par essence ; d'autres encore y voient des spectateurs passionnés, une expression de la culture populaire, notamment masculine.... La liberté à l'égard des catégories nationales de pensée ne peut finalement venir que d'un effort pour penser et rendre explicites ces catégories (Bourdieu 2002). D'où l'intérêt des échanges internationaux sur ce sujet afin de confronter les points de vue et les ancrages théoriques dans l'analyse d'un même fait, voire d'un même objet. Comparer, c'est ainsi prendre au sérieux l'effet de prisme déformant qu'exercent, tant sur la production que sur la réception, les champs intellectuels nationaux, les traditions académiques des différentes sciences sociales et les catégories de perception et de pensée impen-sées qu'ils imposent et inculquent.

Pour les sciences sociales du sport, la comparaison des formes et pratiques du supportérisme présente un éventail très large d'opérations de connaissance qui dépendent elles-mêmes des visées que l'on se donne. Tantôt la comparaison est une ressource de l'analyse. Elle permet au chercheur de progresser grâce à un travail incessant de rapprochements et de distinctions. Tantôt elle constitue l'objet d'un programme de recherche. Elle appuie une dynamique de singularisation ou, au contraire, de généralisation. Au-delà de ses usages différenciés, la comparaison apparaît comme une méthode cognitive très féconde, dès lors que le chercheur adopte une démarche rigoureuse (Vigour, 2005) : mobilisation de concepts précisément définis, construction de la problématique de recherche, justification et pertinence du choix des unités comparées, travail de terrain, analyse, interprétation et explication, formalisation et théorisation.

C'est précisément tout l'objet de cet ouvrage collectif.

De la sociologie du supportérisme à la sociologie du militantisme...et vice versa

Alors que la sociologie du militantisme est un terrain classique de la science politique (même si elle évolue avec les travaux d'Olivier Fillieule (cf. Fillieule, Agrikoliansky et Sommier 2010), de D. Cefaï (2007) notamment, et ceux de Daniel Gaxie (2005) reliant sa contribution sur les rétributions du militantisme, ou avec les discussions sur les cadres d'interprétations, les répertoires d'action ou la structure des opportunités, la sociologie du supportérisme a d'abord été liée à une commande institutionnelle (Ministères des sports ou de l'Intérieur, fédérations nationales ou internationales de football). Comme pour les études sur l'intégration par le sport (Gasparini 2008), les sociologues s'intéressent souvent à des faits sociaux parce qu'une commande les sollicite et leur demande de répondre à des préoccupations sociales : la violence ou la délinquance, l'anomie, l'exclusion, les discriminations...

En sociologie du sport, après les travaux précurseurs des anglais sur le hooliganisme et italiens sur les ultras, des recherches ont été menées dans les différents pays à mesure que les supporters sont apparus comme une menace pour l'ordre public. A la suite du drame du Heysel, dont il a déjà été fait mention, d'innombrables travaux ont été consacrés à la violence et à l'extrémisme (de droite) dans les stades et à la gestion de ces phénomènes par les clubs, les fédérations et les autorités (pour un survol de la littérature, cf. Bodin, Robène et Héas 2004). De nouvelles recherches ont émergé à la fin des années 1990 pour déconstruire l'idée selon laquelle les supporters étaient « naturellement » violents et construire de nouveaux objets, notamment en lien avec les pratiques du militantisme et la sociologie des mobilisations. Au Royaume-Uni, Adam Brown (1998), par exemple, s'est penché sur les avatars des mobilisations supportéristes en soulevant la question de la légitimité des organisations de supporters. Rex Nash (2000) a quant à lui étudié les nouvelles formes d'organisations et de contestations du football professionnel anglais apparues dans les années 1990 à l'enseigne des *Independent Supporters Associations* (ISAs). Récemment, Peter Millward et George Poulton (2014) ont fait appel à la théorie de H. Blumer sur le comportement collectif et aux études sur les mouvements sociaux pour analyser la constitution et le développement du FC United of Manchester, club créé par d'anciens supporters du (grand) Manchester United FC en protestation

contre la reprise de ce dernier par le financier américain M. Glazer.

En Italie, où les liens entre le football et le monde politique sont anciens, Vincenzo Scalia (2009) constate, de manière générale, une « footballisation » de la société, le football influençant les modes d'organisation (par exemple, « Forza Italia », le parti de Silvio Berlusconi créé en 1993) et le langage du monde politique (recours au jargon footballistique, participation de politiciens à des émissions sportives). Depuis le milieu des années 1990, les relations entre ultras (ou du moins une partie d'entre eux) et politiciens se seraient renforcées, les premiers organisant par exemple, en 2003, avec l'appui explicite ou tacite des présidents de clubs, des rassemblements et des marches de protestation pour que le gouvernement assouplisse les délais de remboursement des dettes des clubs de football. Dans ce contexte, Alberto Testa (2009) voit s'ébaucher un « mouvement social » parmi les ultras néo-fascistes italiens (qu'il désigne par le terme UltraS). Pour sa part, Dino Numerato (2015) relève les ambiguïtés de l'attitude critique des supporters de la Péninsule à l'encontre du « football moderne », une position qui, selon cet auteur, s'inscrit dans un mouvement plus large de rejet du néo-libéralisme. S'agissant de l'Espagne, Ramon Spaaij et Carlos Viñas (2013) passent en revue les activités des supporters d'extrême gauche, dont les actions visent avant à lutter contre l'extrémisme de droite, le racisme et la commercialisation du football. En Allemagne, un grand nombre de travaux sont consacrés au développement des cultures supportéristes, notamment à l'essor rapide du mouvement ultra à partir du milieu des années 1990 (par exemple, Pilz et al. 2006, Gabler 2010)³. Par ailleurs, les activités déployées par les groupements d'extrême droite restent un objet de préoccupation et d'étude (Gabler 2009, Blaschke 2011). En France, Nicolas Hourcade (2014) et Bérangère Ginhoux (cf. sa contribution au présent ouvrage) retracent les efforts déployés par des groupes ultras en vue de se regrouper au niveau national pour défendre leur cause en dépit des obstacles auxquels ils se heurtent alors (refus de dialogue de la part des instances fédérales, rivalités tenaces entre groupes, etc.). Dans un texte de nature théorique, Ludovic Lestrelin (2015) démontre l'avantage de comparer les carrières supportéristes à des carrières militantes. Thomas Busset (2014) s'est quant à lui intéressé à la prise de parole des supporters en Suisse, lesquels ont été amenés se mettre en réseau et à chercher des alliés dans le monde politique en vue de contester les mesures législatives qui les visaient. Enfin, et dans une perspective large, européenne, David Kennedy

³ Sur la diffusion du mouvement ultra en général, cf. Louis 2015.

(2013) voit dans l'opposition que les ultras manifestent à la commercialisation du football, l'émergence d'un contre-mouvement au social-libéralisme.

Outre l'attention portée à la description, à l'analyse et à la condamnation des groupements d'extrême droite actifs dans les stades, ce survol, qui n'a aucune prétention d'exhaustivité, permet de dégager schématiquement deux thématiques dominantes en lien avec les activités politiques déployées par les supporters, soit, d'une part, la lutte contre le racisme, l'extrémisme de droite (fascisme, néonazisme....) et le néo-libéralisme (à travers le rejet du « foot business ») et, d'autre part, la lutte des supporters en vue de défendre leur cause face aux mesures dont ils font l'objet. Ces deux approches se recoupent et se complètent, notamment sur la question de la commercialisation du football, que les supporters perçoivent comme une menace. Une différence importante existe cependant dans la mesure où les auteurs du premier courant tendent à inscrire les actions supportéristes dans le champ politique classique gauche-droite, alors que ceux du second courant s'inscrivent dans une perspective ascendante en interrogeant la façon dont les supporters sont amenés à se politiser à partir de leur expérience supportériste. C'est cette perspective-ci qui a été privilégiée dans le présent ouvrage.

En cela, cette démarche s'inscrit bien dans une sociologie des mobilisations, du militantisme et de l'action collective, qui se pose finalement les mêmes questions : elle étudie les logiques conduisant des personnes à se réunir puis à s'unir pour la défense d'un projet commun. L'engagement militant est ainsi considéré par Frédéric Sawicki et Johanna Siméant comme « toute forme de participation *durable* à une action collective visant la défense ou la promotion d'une cause » (Sawicki et Siméant 2009: 98). La sociologie de l'engagement militant s'est beaucoup diversifiée depuis quelques années et s'est étendue à d'autres formes de militantisme que le seul engagement politique ou syndical. Ainsi, depuis une vingtaine d'années, se développent de nombreux travaux sur l'engagement dans le monde associatif, qu'il s'agisse de mouvements humanitaires, antiracistes, altermondialistes ou de « sans » (sans papiers, sans-logis, sans emploi, etc.). Comme le soulignent Olivier Fillieule et Bernard Pudal, « aujourd'hui, les figures militantes sont multiples et il n'est guère d'activité sociale qui n'ait pas ses militants dès lors qu'elle tend à devenir une cause pour celui qui l'exerce » (Fillieule et Pudal 2010 : 163-164). Ainsi en est-il des nom-

breuses pratiques dans lesquelles des individus s'engagent dans la défense d'une cause et donnent de leur temps qui sont analysées par les sociologues comme des pratiques militantes.

A partir de 1990 émerge une nouvelle génération de chercheurs (Fillieule et Péchu 1993) qui différencie les formes d'engagement dans les partis politiques et les syndicats de ceux des mouvements sociaux, marqués par des variétés de formes organisationnelles (ONG, associations voire réseaux ou groupuscules). La sociologie du militantisme intègre également l'étude des lanceurs d'alerte (Borraz, 2008), l'action des scientifiques (Dodier, 2003) ou encore des résistances, plus anodines, ordinaires (Thévenot 2006) (participation à des concerts, graffitis, voire nimbys ou associations de victimes). Dans ce contexte, peut-on observer une modification des modes d'engagements ? Comme le supportérisme se situe dans ces formes d'engagement ? N'a-t-on pas intérêt à étudier l'ensemble de l'offre militante pour comprendre les désinvestissements pour certaines formes en faveur de nouvelles ?

Les terrains étudiés dans cet ouvrage nous conduisent à penser que les sociologues du sport ont tout intérêt à travailler avec les sociologues du militantisme, tout comme les sociologues du militantisme et de l'engagement ont tout intérêt à prendre au sérieux les supporters et leur lien avec des causes plus générales – écologique, politique, altermondialiste – pour comprendre les formes renouvelées de l'engagement.

De la France au Brésil, en passant par la Russie, la Turquie et l'Ukraine : regards croisés sur les rapports entre supportérismes et politique

Les contributions au présent volume portent plus particulièrement sur le Brésil, la France, la Russie, la Turquie et l'Ukraine. Force est donc de se demander s'il est pertinent de comparer les relations entre les supporters et le politique dans des pays et des régions qui présentent des « structures d'opportunités politiques » (Tilly et Tarrow 2015) aussi différentes. C'est en substance la question que posent Pénélope Larzillière, Boris Petric et Michel Wieviorka (2013) à propos des révolutions de couleurs dans l'espace postsoviétique, des révolutions arabes et des mouvements d'indignés en Occident depuis la fin des années 2000. Or, selon ces auteurs, « ces

divers mouvements s'inscrivent unanimement dans la contestation de la politique telle qu'elle s'exerce et du politique tel qu'il se conçoit » (Larzillière, Petric et Wiewior-ka, 2013: 9).

« Penser ces mouvements tous ensemble ne consiste pas à rechercher systématiquement les similitudes, mais à tenter de les comprendre dans la perspective historique d'un changement général du rapport au politique ». (Ibid)

Selon ces auteurs toujours :

« Révolutions de couleur, arabes et musulmanes ou mouvements des indignés trouvent leur unité dans l'affirmation du rejet d'un ordre politique sans pour autant être portés par une idéologie, un grand récit millénariste ou une utopie politique alternative claire et consensuelle. Les références à de grandes valeurs comme la démocratie, la justice, la dignité et la liberté sont centrales [...]. » (Ibid : 12)

Geoffrey Pleyers et Marlies Glasius (2013), qui ont étudié la vague de mouvements démocratiques qui, partie du monde arabe en décembre 2010, a conduit des milliers d'« indignés » à occuper des places dans plusieurs villes européennes puis à New York (les auteurs parlent de « mouvements des places ») constatent eux aussi, au-delà du contexte national des actions et des revendications, « l'existence d'une résonance qui dépasse les frontières nationales, la division entre le nord et le sud de la planète ou entre régimes qualifiés de « démocratiques » et « d'autoritaires » (Pleyers et Glasius 2013 : 60), la résonance (notion que les auteurs empruntent à Alex Khasnabish) étant définie comme « un processus non linéaire et une expérience qui produit de nouvelles connexions politiques et des significations politiques à partir de la rencontre avec l'autre » (Ibid. : 61).

Les contributions réunies dans le présent volume participent donc à une interrogation qui dépasse le cadre restreint du stade et cherche à comprendre comment des individus et des groupes dont une part importante de la vie est consacrée au soutien d'une équipe de football en viennent à défendre des causes éminemment politiques. L'objectif consiste dès lors à étudier les processus inhérents à ces engagements (dont l'avenir dira s'ils sont appelés à durer) et non à démontrer l'existence d'un mouvement transnational.

Dans sa contribution théorique et programmatique, *Ludovic Lestrelin* pose la question de savoir si la réalité supportériste possède une dimension voire un débouché politique. Pour y répondre, il suggère, pour commencer, de rompre avec les catégories des acteurs et les conceptions idéalistes de la politique pensée exclusivement comme combat pour de grandes causes. Si la dimension idéologique existe bel et bien dans les gradins, comme l'ont montré une foison de travaux, elle ne résume pas, selon *L. Lestrelin*, le caractère politique du supportérisme. Afin de travailler en ce sens, il propose trois pistes de recherche qui forment autant de niveaux d'analyse. La première consiste à tenter de saisir le politique à partir de son enracinement dans l'expérience ordinaire, à approcher le politique « par le bas » ou à envisager les figures peu spectaculaires du politique». La deuxième piste porte sur la manière dont se construisent les conflits initiés par les supporters, sur les logiques de ces mobilisations ou leur impossibilité, la priorité consistant alors à travailler sur ce qui se passe ou se joue dans le cours de l'épisode contestataire. Enfin, à l'interface entre la sociologie de la mobilisation et la sociologie de l'action publique, la troisième piste consiste à étudier les passages possibles (ou non) à l'action politique, l'accès au système politique. La question qui se pose alors est de savoir si le supportérisme peut trouver un débouché spécifique et, le cas échéant, comment et à quelles conditions.

Ekaterina Glorizova se penche sur la manière dont les individus mobilisent le football pour construire des raisonnements politiques. Analysant un corpus d'entretiens semi-directifs menés avec des supporters russes, l'auteure distingue trois modalités du politique à travers les thèmes supportéristes : l'expression des rivalités sportives, les récits d'expériences personnelles et les tentatives de définition du supportérisme. L'image de l'Etat qui s'en dégage est celle d'une entité répressive difficilement identifiable. Définie comme « politique des partis », dont les citoyens sont exclus ou se détournent, la politique est également perçue comme nocive en tant que source de divisions potentielles, menaçant l'unité du soutien au club. Toutefois, les critiques adressées aux figures de l'autorité ne s'accompagnent pas d'une remise en cause de l'ordre en place, le passage à l'action politique ne s'opère pas. *E. Gorizova* suggère que c'est parce que le pouvoir politique est perçu comme éloigné, diffus et finalement indéterminé qu'il devient difficile de lui imputer une responsabilité (*blaming*) et de formuler des réclamations à son encontre (*claiming*). Pour autant, le politique n'est pas absent, mais se construit autour de la thématique de l'adversité, le registre footballistique facilitant la généralisation de la conflictualité. Ainsi, l'auteure s'inscrit

en faux contre une vision considérant la focalisation ou le repli des individus sur la sphère privée des loisirs ou des « passions dévorantes » comme essentiellement dépolitisants.

Dans sa contribution, *Suzan Gibril* rappelle que bien qu'ils n'aient pas figuré parmi les initiateurs du mouvement révolutionnaire de 2011 en Egypte, les ultras caiotes ont joué un rôle éminent dans les événements de la place Tahrir, les manifestants ayant fait appel à eux pour qu'ils les défendent contre les forces de l'ordre et les sbires à la solde du gouvernement. Forts de leur organisation, ces supporters ont rempli encore d'autres fonctions (service de transports, distribution d'eau, etc.). Parallèlement à cette occupation physique de l'espace, les supporters se sont aussi approprié symboliquement la rue le biais de graffitis, les uns dénigrant le pouvoir et ses agents, les autres commémorant les victimes de la Révolution. Selon *S. Gibril*, cette participation des ultras suggère, d'une part, une perméabilité des frontières entre les différentes parties de la société égyptienne, entre la sphère sportive et la sphère politique et, d'autre part, l'utilisation, par des individus ordinaires, de nouvelles façons de contester les dérives autoritaires de l'Etat, d'élargir leur répertoire d'actions. Une année après la destitution de H. Moubarak, à Port Saïd, les forces de l'ordre resteront étrangement passives lorsque des supporters locaux s'en prennent aux ultras d'Al-Ahly, l'un des deux principaux clubs de la capitale, provoquant 74 victimes. Avec le recul, ce laissez-faire suggère que les autorités tenaient à intimider les supporters, reconnaissant par là le potentiel politique de ces derniers. La lutte contre le pouvoir devient dès lors une affaire qui concerne directement les supporters.

En Turquie, le stade de football dessine un espace de mobilisation politique et sociale dans lequel les groupes de supporters expriment régulièrement des messages politiques destinés aux gouvernants et aux fédérations sportives, rappelle *Jean-François Polo*. Son analyse des supporters et de leurs actions met en lumière des formes de participations diversifiées qui reflètent l'agenda politique national et international de la Turquie. Soutien ou critique des revendications du mouvement kurde, dénonciation de la dérive autoritaire du pouvoir (comme lors des manifestations du parc Gezi et de la place Taksim), manifestations de solidarité envers les victimes des accidents dans les mines et dénonciation de la défaillance de l'Etat dans le contrôle de la sécurité au travail, tels sont quelques mouvements importants de ces dernières

années dans les stades turcs. Compte tenu de cette diversité thématique, il est difficile de tirer de ces formes de participation des catégorisations définitives. Les entretiens qu'a menés *J.-F. Polo* avec des supporters révèlent du reste une forme de politisation plurielle, circonstancielle, parfois contradictoire de leur part. Aussi, cette politisation s'échelonne-t-elle sur un continuum qui va de l'affirmation opportuniste, peu cohérente, instable, à des formes solides d'engagement et de militantisme politiques.

A Istanbul, des supporters des trois grandes équipes locales (Beşiktaş, Fenerbahçe et Galatasaray) se sont joints, en mai 2013, aux manifestations qui visaient à préserver le parc Gezi, lequel était menacé par un projet urbanistique soutenu par le gouvernement national religieux de Recep Tayyip Erdoğan. Dans sa contribution, *Dağhan Irak* pose la question de savoir dans quelle mesure ces supporters se sont identifiés aux revendications initiales d'un mouvement de protestation qui prenait de l'ampleur de jour en jour, notamment pour dénoncer la brutalité des forces de l'ordre. Parmi la soixantaine de supporters présents sur place qui se sont exprimés sur Twitter, plusieurs désapprouvent la participation de groupements politiques, kurdes et communistes en particulier. En outre, beaucoup de ces supporters manifestent leur confiance à l'armée, à leurs yeux garante des acquis sociaux. Il en ressort que les supporters partagent certaines causes du mouvement (défense du parc, protestation contre les violences policières, etc.), mais s'en distinguent sur d'autres. Selon *D. Irak*, la présence des supporters s'expliquerait en premier lieu par les tendances autocratiques du Premier ministre Erdoğan et la menace que lui et son parti, l'AKP, font planer sur la modernité et la laïcité. Par leur souci de préserver les acquis du kémalisme, ces supporters sont représentatifs d'une frange des couches moyennes urbaines en Turquie.

Olga Ruzhelnyk replace la participation des supporters ukrainiens aux manifestations du Maïdan, à Kiev, dans la longue durée. En effet, leur intervention s'inscrit dans une continuité dans la mesure où les fans de football étaient, sous le régime communiste, étroitement surveillés par les organes de l'Etat, du Komsomol en particulier, et représentaient de ce fait un potentiel protestataire. En ouvrant des brèches, la perestroïka et la glasnost ont facilité, dès la seconde moitié des années 1980, les contacts internationaux et amené les supporters ukrainiens à s'inspirer de leurs homologues d'autres pays, les hooligans puis les ultras étant pris pour modèles. Durant cette pé-

riode, la rivalité ancienne avec les fans des équipes moscovites s'est accentuée. Aussi, lors de la désagrégation de l'URSS, les supporters ukrainiens n'ont-ils eu aucune hésitation à défendre la cause nationaliste. Dans le prolongement des événements du Maïdan et après la sécession de la Crimée, certains d'entre eux ont même constitué ou rejoint des unités armées pour combattre le mouvement séparatiste de l'Est du pays. Si l'horizon idéologique de ces supporters ultranationalistes (en partie proches voire membres de groupes d'extrême droite) est sujet à caution, leur participation au mouvement insurrectionnel et à la défense du pays a, à tout le moins, contribué à améliorer leur image auprès de l'opinion publique ukrainienne.

En France, les mesures répressives à l'encontre des supporters de football s'intensifient depuis le tournant du siècle. Dans son article, *Bérangère Ginhoux* interroge la manière dont les ultras tendent à se rassembler, à s'organiser et à partager leurs expériences et leurs compétences pour s'adapter aux politiques des pouvoirs publics. En réaction aux interdictions de stade et autres mesures qui les frappent, certains supporters ont été amenés non seulement à acquérir une expertise en matières juridique, législative et politique, mais aussi à chercher des interlocuteurs et des soutiens hors du milieu footballistique. Les compétences ainsi acquises sont diffusées sur les forums internet et dans les correspondances entre membres de groupes amis ou jumelés. Progressivement, ces protagonistes ont trouvé, dans la société civile et le monde politique, des alliés soucieux de voir les libertés individuelles restreintes de manière disproportionnée. Une coordination nationale durable et des associations de défense des intérêts des supporters fournissent une base organisationnelle à ces efforts, qui pâtissent toutefois des rivalités entre groupes, lesquelles discréditent de surcroît les supporters aux yeux de l'opinion publique. De plus, les instances dirigeantes du football français restent opposées à un dialogue avec les supporters, contrairement à ce qui se passe par exemple en Allemagne.

Au Brésil enfin, les semaines qui ont précédé la Coupe du Monde de 2014 ont été marquées par une vague de manifestations qui dénonçaient les investissements publics consentis pour les infrastructures sportives, au détriment des infrastructures d'utilité publique (hôpitaux, écoles, etc.). Se posait donc la question de savoir si les supporters des clubs de football brésiliens ont pris part à ces protestations. *Fernando Segura M. Trejo et Rosana Teixeira Da Câmara* constatent que tel n'a pas été le cas.

Par ailleurs, ces supporters, qui sont organisés au sein d'associations appelées *torcidas*, ne se retrouvent pas autour de l'équipe nationale notamment parce que le prix des billets est hors de portée de la très grande majorité des membres, à plus forte raison lors de la Coupe du Monde. Celle-ci a néanmoins eu un impact sur le supportérisme au Brésil dans la mesure où elle a insufflé un nouvel élan aux tentatives de fédérer les *torcidas* au sein d'une structure nationale⁴. Une impulsion importante est venue de l'agence allemande de la coopération internationale, qui a invité, dans le cadre d'un accord intergouvernemental, des représentants du monde du football brésilien à se rendre en Allemagne (pays organisateur de la Coupe du Monde 2006) en mars 2014, pour qu'ils puissent s'informer de la manière dont on y gère le supportérisme. Il est notoire que la délégation comprenait également des représentants des *torcidas*, une participation inédite. Depuis ce voyage, le projet fédérateur est porté par quelques leaders des *torcidas* de Rio, où il existe déjà une organisation faïtière. Au niveau gouvernemental, ces efforts sont soutenus par un cadre du Ministère des sports, un appui isolé qui fait apparaître la fragilité du projet.

Par leur nouveauté et leur richesse tant empirique que théorique, les contributions proposées dans cet ouvrage ouvrent de nombreuses pistes de recherche et dépassent de loin la seule question du supportérisme sportif, lequel fait ici à la fois figure d'analyste et de catalyseur de processus plus larges.

Bibliographie

Amselle, J.-L., 2001 : *Branchements. Anthropologie de l'universalité des cultures*, Paris : Flammarion.

Archambault, F., Beaud, S., Gasparini, W., 2016 : *Le football des nations. Des terrains de jeu aux communautés imaginées*, Paris : Publications de la Sorbonne

Basson, J. Ch. et Lestrelin L., 2014 : « Pour une sociologie politique du supportérisme : penser le militantisme et la partisanerie des supporters de football en Europe », In Busset, T., Besson, R. et Jaccoud C. (éds), *L'autre visage du supportérisme. Autorégulations, mobilisations collectives et mouvements sociaux*, Berne : Peter Lang, 21-39.

⁴ Pour une tentative antérieure avortée, cf. Gaffney 2015.

- Blaschke, R., 2011 : *Angriff von Rechtsaußen. Wie Neonazis den Fussball missbrauchen*, Göttingen: Die Werkstatt.
- Bloch, M., 1928: « Pour une histoire comparée des sociétés européennes », *Revue de synthèse historique*, 46 : 15-50.
- Bodin, D., Robène, L. et Héas, S., 2004 : *Sports et violences en Europe*, Strasbourg : Editions du Conseil de l'Europe.
- Borraz, O., 2008 : *Les politiques du risque*, Paris : Presses de Sciences Po.
- Boschetti, A., (dir.) 2010 : *L'espace culturel transnational*, Paris : Nouveau Monde Éditions
- Bourdieu, P., 2002 : « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 145 : 3-8.
- Brown, A., 1998: « United We Stand : Some Problems with Fan Democracy », In Brown, A. (éd.), *Fanatics ! Power, Identity and Fandom in Football*, Londres: Routledge, 50-67.
- Busset, T., Besson, R. et Jaccoud C. (éds), 2014 : *L'autre visage du supportérisme. Autorégulations, mobilisations collectives et mouvements sociaux*, Berne : Peter Lang.
- Busset, T., 2014 : «Pour un changement de paradigme dans les études sur le supportérisme : du soutien aux équipes à la défense d'intérêts propres», In Busset, T., Besson, R. et Jaccoud C. (éds), *L'autre visage du supportérisme. Autorégulations, mobilisations collectives et mouvements sociaux*, Berne : Peter Lang, 1-19.
- Cefaï, D., 2007 : *Pourquoi se mobilise-t-on ? Les théories de l'action collective*, Paris : La Découverte/ M.A.U.S.S.
- Cefaï, D., 2009 : « Comment se mobilise-t-on ? L'apport d'une approche pragmatiste de l'action collective », *Sociologie et sociétés*, 41, 245-269 (<http://erudit.org/iderudit/039267ar>).
- Dodier, N., 2003 : *Leçons politiques de l'épidémie de sida*, Paris, EHESS (Cas de figure).
- Durkheim, E. 1937 (v. o.1895) : *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, PUF, p. 124 ; voir aussi : Przeworski, Adam ; Teune, Henry. 1970. *The Logic of Comparative Social Inquiry*, New York, Wiley
- Fillieule, O., Mathieu, L. et Péchu, C. (éds), 2009 : *Dictionnaire des mouvements sociaux*, Paris : Presses de Sciences Po.
- Fillieule, O., Agrokoliansky, E. et Sommier I. (éds), 2010 : *Penser les mouvements*

sociaux. Conflits sociaux et contestations dans les sociétés contemporaines, Paris : La Découverte.

Fillieule, O. et Pudal, B., 2010 : « Sociologie du militantisme. Problématisations et déplacement des méthodes d'enquête », In Fillieule, O., Agrikoliansky, E. et Sommier, I. (éds). *Penser les mouvements sociaux. Conflits sociaux et contestations dans les sociétés contemporaines*, Paris : La Découverte, 163-184.

Gabler, J., 2009 : *Ultrakulturen und Rechtsextremismus: Fussballfans in Deutschland und Italien*, Cologne: PapyRossa.

Gabler, J., 2010 : *Die Ultras. Fussballfans und Fussballkulturen in Deutschland*, Cologne: PapyRossa.

Gaffney, C., 2015: « *Virando o jogo: Challenges and Possibilities for Social Mobilization in Brazilian Football* », *Journal of Sport and Social Issues*, 39: 155-174.

Gasparini, W. (2008) : « L'intégration par le sport. Genèse politique d'une croyance collective », *Sociétés contemporaines*, 69 : 7-23.

Gasparini, W. et Koebel, M., 2015 : « Pratiques et organisations sportives : pour un comparatisme réflexif », *Sciences sociales et sport*, 8 : 9-19.

Gaxie, D., 2005 : « Rétributions du militantisme et paradoxes de l'action collective », *Swiss Political Science Review*, 11 : 157-188.

Giulianotti, R., 1999: *Football : a sociology of a global game*, Cambridge : Polity Press.

Hirschman, A. O., 1995 (v.o. 1970): *Défection et prise de parole. Théorie et applications*, Paris : Fayard.

Hourcade, N., 2014: « Les ultras français forment-ils un mouvement social ? », In Busset, T., Besson, R. et Jaccoud C. (éds) : *L'autre visage du supportérisme. Auto-régulations, mobilisations collectives et mouvements sociaux*, Berne : Peter Lang, 41-57.

Kennedy, D., 2013: « A contextual analysis of Europe's ultra football supporters movement », *Soccer & Society*, 14: 132-153.

König, T., 2002: *Fankultur. Eine soziologische Studie am Beispiel des Fussballfans*, Münster: LIT.

Larzillière, P., Petric, B. et Wieviorka, M., 2013: « Révolutions, contestations, indignations », *Socio. La nouvelle revue des sciences sociales*, 2: 7-23.

Lestrelin, L., 2015: « De l'avantage de comparer les carrières supportéristes à des carrières militantes », *Sciences sociales et sport*, 8 : 51-77.

- Louis, S., 2015 : « L'essor du modèle ultra dans les stades européens », In Zoudji, B, et Rey, D. (éds) : *Le football dans tous ses états. Evolutions et questions d'actualité*, Louvain-la-Neuve : de boeck, 321-329.
- Millward, P. et Poulton, G. 2014: « Football Fandom, Mobilization and Herbert Blumer: A Social Movement Analysis of F.C. United of Manchester », *Sociology of Sport Journal*, 31: 1-22.
- Nash, R., 2000: « Contestation in Modern English Professional Football », *International Review for the Sociology of Sport*, 35: 465-484.
- Numerato, D., 2015: « Who Says <No to Modern Football?> Italian Supporters, Reflexivity, and Neo-Liberalism », *Journal of Sport and Social Issues*, 39: 120-138.
- Neveu, E., 1996 : *Sociologie des mouvements sociaux*, Paris : La Découverte.
- Pilz, G. A. et al. (éds): 2006: *Wandlungen des Zuschauerhaltens im Profifussball*, Schorndorf : Hofmann.
- Pleyers, G. et Glasius, M, 2013: « La resonance des <mouvements des places> : connexions, émotions, valeurs », *Socio. La nouvelle revue des sciences sociales*, 2: 59-80.
- Przeworski, A. et Teune, H., 1970: *The Logic of Comparative Social Inquiry*, New York, Wiley.
- Sawicki, F. et Siméant, J. (2009) : « Décloisonner la sociologie de l'engagement militant.
- Note critique sur quelques tendances récentes des travaux français », *Sociologie du travail*, 51: 97-125.
- Spaaij, R. et Viñas, C., 2013: « Political ideology and activism in football fan culture in Spain: a view from the far left », *Soccer & Society*, 14: 183-200.
- Testa, A., 2009: « The UltraS : An Emerging Social Movement ? », *Review of European Studies*, 1 : 54-63.
- Thévenot, L., 2006 : *L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*, Paris, Éd. La Découverte, coll. Textes à l'appui/Politique et société
- Tilly, C. et Tarrow, S. (traduit de l'anglais par R. Bouyssou) : 2015²: *Politique(s) du conflit. De la grève à la révolution*, Paris : Presses de Sciences Po
- Tsoukala, A., 2009: *Football Hooliganism in Europe. Security and Civil Liberties in the Balance*, Basingstoke: Palgrave Macmillan.
- Vigour, C., 2005 : *La comparaison dans les sciences sociales. Pratiques et méthodes*. Paris : Éd. La Découverte